

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 45

Artikel: Migration des pigeons sauvages
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177330>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Zélie devint rouge et ne souffla mot.

— Tu ne chais donc pas jòù est la montagne du Cunay, qui est droit derrière le village et qui appartient au coujin Etienne.

— Mais c'est la carte de l'Afrique, hasarda Zélie, et le Cunay est peut-être sur celle de l'Europe.

— Chàcrebleu, chest vrai. Allons jà la carte de l'Europe.

Pas plus de Cunay que dans ma main.

Enfin, sur la carte de la Suisse, on découvrit certaine sommité, et l'inspecteur y appliqua le doigt.

— Cha, chest le Cunay, j'en chuis chùr.

Jean-Gabriel était fatigué.

— Mes jenfants, dit-il, j'eschèpère que vous ferez des progrès et que vous cherez plus chages une autre fois. Nous chommes tout près de la vijite, et chelles qui feront bien auront dix chentimes de plus que les jautres qui auront dix chentimes. Bonjour, mademoijelle, et chàcrebleu, travaillez, mes jenfants.

Et il sortit majestueusement. Toutes les jeunes filles se levèrent sans la moindre hésitation. Après l'avoir constaté, Chàcrebleu ferma la porte et retourna au cabaret achever sa chopine.

A la rédaction du *Conteur vaudois*,

C'est un peu tard pour faire part à vos lecteurs des observations que nous avons faites pendant notre voyage dans la Suisse orientale. Toutefois, si vous trouvez quelque intérêt à ces quelques lignes, vous pourrez les publier.

Le passage de la Furka, dont je me propose de vous dire quelques mots, est l'un des plus élevés des hautes Alpes, car sa hauteur dépasse de quelques cents pieds celle du St-Bernard. Les travaux pour la construction d'une route sur les flancs rapides de la montagne se poursuivent avec beaucoup de vigueur ; la route est commencée sur un grand nombre de points et plusieurs centaines d'ouvriers y sont occupés. De moment en moment on entend retentir les formidables détonations des mines, et des blocs de rocher s'écroulent avec fracas dans le fond des ravins. Voilà au moins de la poudre bien employée ; celle-là ne sert pas à détruire les hommes, mais à leur ouvrir une voie plus facile de communication.

Qui se serait jamais imaginé que les flancs escarpés et sauvages de la Furka verraient un jour une bonne route s'étager en zigzag de sa base à son sommet ? C'est un travail vraiment gigantesque et il ne fallait rien moins que les finances prospères de la Confédération et l'un de ces intérêts de premier ordre (comme l'est toujours chez nous l'intérêt militaire) pour mener à bonne fin une aussi belle entreprise.

Depuis Oberwald, dernier village de la vallée de Conches, la route est à peu près terminée sur une étendue d'environ demi-lieue. C'est une tentation pour les voyageurs. Nous croyons toutefois devoir les engager de ne pas s'y aventurer ; le chemin est difficile, im-

praticable, même à pied, et assez dangereux en plusieurs endroits, ainsi que nous avons eu le privilège peu enviable de l'expérimenter ; il est prudent de suivre quelque temps encore l'ancien sentier qui passe sur la rive opposée du Rhône et commence vers la chapelle que l'on aperçoit au-dessus d'Oberwald.

Les travaux s'exécutent simultanément des deux côtés de la Furka, et du sommet de ce passage on distingue parfaitement les zigzags de la route de l'Oberalp qui conduit dans les Grisons. Cette route est minée dans le canton d'Uri et le sera au printemps dans celui des Grisons ; l'Oberalp est d'ailleurs beaucoup moins élevé que la Furka et la construction d'une route y offrirait moins de difficultés.

La route de la Furka sera achevée dans un an jusqu'au glacier du Rhône et le reste dans une paire d'années seulement. C'est depuis le glacier du Rhône qu'on prend le sentier du Grimsel ; la route est donc jusqu'à ce point doublement utile. Du haut de la Furka, on voit près du sentier du Grimsel et non loin du bord des précipices, un petit lac près duquel les Français et les Autrichiens se sont battus en 1799 ; c'est le Tödtensee ou lac des morts.

S. B.

Migration des pigeons sauvages.

Les pigeons sauvages voyagent en si grandes troupes que la chasse qu'on leur fait devient souvent un véritable carnage. On en jugera par le récit suivant :

Sur les bords de la rivière Verte, en Amérique, dans une partie de la forêt où il y a le moins de taillis et les plus hautes futaies, les pigeons avaient fait élection de domicile depuis une quinzaine. Deux heures avant le soleil couchant, on n'en apercevait que très-peu ; mais déjà un grand nombre de personnes, avec chevaux, charrettes, fusils et munitions, s'étaient installées sur la lisière de la forêt. Deux fermiers du voisinage de Russelsville, distante de plus de 100 milles, avaient amené près de trois cents porcs pour les engraisser de la chair des pigeons qui allaient être massacrés ; ça et là, on s'occupait à plumer et saler ceux qu'on avait précédemment tués, et qui étaient véritablement par monceaux. La fiente, sur plusieurs pouces de profondeur, couvrait la terre. Il y avait quantité d'arbres de deux pieds de diamètre rompus assez près du sol, et les branches des plus grands et des plus gros avaient été brisées comme si l'ouragan eût dévasté la forêt. En un mot, tout prouvait que le nombre des oiseaux qui fréquentait cette partie du bois devait être immense, au delà de toute conception. A mesure qu'approchait le moment où les pigeons devaient arriver, leurs ennemis, sur le qui-vive, se préparaient à les recevoir. Les uns s'étaient munis de marmites de fer, remplies de soufre ; d'autres, de torches et de pommes de pin ; plusieurs de gaules, et le reste de fusils. Cependant le soleil était descendu sur l'horizon, et rien encore ne paraissait. Chacun se tenait prêt, le regard dirigé vers le clair firmament qu'on apercevait par échappées à travers

le feuillage des grands arbres... Soudain un cri général a retenti : « Les voici ! » Le bruit qu'ils faisaient, bien qu'éloignés, rappelait celui d'une forte brise dans les cordages d'un vaisseau dont les voiles sont ferlées. Quand ils passèrent au-dessus des têtes, on sentit un courant d'air. Déjà des milliers étaient abattus par les hommes armés de perches, mais il en arrivait sans relâche. On alluma des feux et alors ce fut un spectacle fantastique, merveilleux et plein d'une magnifique épouvante. Les oiseaux se précipitaient par masses et se posaient où ils pouvaient, les uns sur les autres, et en tas ; puis les branches, cédant sous le poids, craquaient et tombaient, entraînant par terre et écrasant les troupes serrées qui surchargeaient chaque partie des arbres. C'était une lamentable scène de tumulte et de confusion. En vain aurait-on essayé de parler ou même d'appeler les personnes les plus rapprochés ; c'est à grand-peine si l'on entendait les coups de fusil, et l'on ne s'apercevait du tir qu'en voyant recharger les armes. Personne n'osait s'aventurer au milieu du champ de carnage. On avait renfermé les porcs, et l'on remettait au lendemain pour ramasser morts et blessés ; mais les pigeons venaient toujours, et à minuit passé, on ne remarquait aucune diminution dans le nombre des arrivants. Le vacarme continua toute la nuit ; il s'entendait à trois milles de là. Enfin, aux approches du jour, le bruit s'apaisa un peu, et longtemps avant qu'on pût distinguer les objets, les pigeons commencèrent à se remettre en mouvement dans une direction tout opposée à celle par où ils étaient venus. Au lever du soleil, tous ceux qui étaient capables de s'envoler avaient disparu. C'était maintenant le tour des loups, renards, lynx, couguars, ours, ratons, opossums et fouines, bondissant, courant, rampant, se pressant à la curée, tandis que des aigles et des faucons se précipitaient du haut des airs pour les supplanter, ou du moins prendre leur part d'un aussi riche butin. Quel mince profit pour justifier une telle destruction !

La fontaine du village.

Vous ignorez peut-être qu'il y a dans chaque village un endroit près duquel la jeune fille qui a été trompée, la mari qui bat sa femme, la femme battue et même toute honnête personne évitent de passer craignant d'être autant de textes pour... pour les gens qui le fréquentent. — Quel est-il cet endroit si terrible ? — C'est le *cotey* de M^{me} la syndique, ou de M^{me} la conseillère, de M^{me} la juge, de M^{me} la capitaine ? — Non ! non ! vous n'y êtes pas... c'est... la fontaine du village !... Ah ! j'entends des récriminations, des réclamations !... Pardon, pardon, mesdames, je ne dis point cela pour vous fâcher, d'ailleurs ce n'est pas moi qui le dit : je ne fais que répéter ce que m'a raconté l'autre jour la bonne vieille chèvre d'une fontaine de 510 ans, délaissée dans un coin sûr et respectable, il est vrai, mais qui n'en est pas moins triste.

— Vous plaignez mon sort, mon jeune ami, me disait-elle avec un sourire qui rayonnait sur sa tête vénérable où tous les frimas et les autans de trois siècles ont creusé de profondes rides, vous avez tort. Je ne saurais me plaindre, puisque je jouis de la retraite, car, quand on a un peu de charité et des oreilles quel- que peu délicates, il est bien triste d'être fontaine de village !...

Je n'ai pas suivi de cours d'histoire : de mon temps on étudiait

peu et le monde n'en valait pas moins, croyez-moi ; eh bien ! malgré cela, je défie tous les chroniqueurs et les professeurs d'histoire, plus les amateurs de scandales, d'en savoir autant que moi !

On m'a dit qu'un certain Monsieur du *Conteur vaudois* a écrit quelques lignes sur les défauts des dames, ah ! il n'a fait qu'effleurer, mon ami ! Il est vrai qu'il n'a parlé que des *dames*, quand bien même les autres sont du bois dont on les fait ; mais, mais si elles n'ont pas les mains blanches, délicates, une voix de cygne, des maux de nerfs à discrétion et des crinolines d'une ampleur démesurée, elles ont, en revanche, des poings, des bras forts et robustes, et des langues !... oh ! des langues qui font plus de bruit que leurs mains lorsqu'elles frappent sur la planche à savonner, ou que leurs bras quand ils s'essayaient à rosser les maris qui veulent regimber ou qui ont bu un coup de trop, car ce sont là les maux de nerfs qu'elles prennent ces dames de la campagne.

C'est auprès des fontaines, bien malheureusement pour nous, qu'on respire le souffle qui flétrit les réputations, c'est là que se divulguent les secrets des ménages, que les maris pondent des œufs à foison ! La lavandière, un œil sur celle de ses mains qui tient le savon, l'autre quand ce n'est pas tous les deux, sur les passants ou celles avec qui elle jase ; la ménagère qui lave son légume faisant de même, et laissant maintes chenilles et autres insectes du même genre profiter de son babil pour rester dans le légume, toute la gent babillarde, enfin, a peu l'œil à l'ouvrage et beaucoup sur le prochain :

— Eh ! voisine Fanchette, en voilà une qui passe *que* je ne voudrais pas en avoir autant qu'elle sur la conscience. La Louise à Daniet m'a dit que la Charlotte au capitaine lui avait dit qu'on croit sûrement que... vous savez... !

— Ah ! cousine Charlotte, peut-on douter ? des gens comme ça !... Le bon Dieu est juste !... de la canaille !... Oh ! c'est sûr !

— Regardez donc, dit tout bas à sa voisine une grosse commère aux cheveux retombant en mèches dans toutes les directions imaginables, regardez donc celui-là avec son air fendant ; en *fricasse*-t-il des écus !... S'il n'est pas ruiné avant six mois, je mets ma tête au feu ! Après ça il faudra que la commune nourrisse toute la bande, mais avec des municipaux comme on a, un tas de sans-conduite, de flâneurs, de grugeurs, tout ira bien en décadence. Pensez-donc qu'ils n'ont pas voulu nommer mon mari garde-champêtre parce que, pour faire une farce, comme vous pensez bien, il a pris les poires du fameux poirier d'Abraham-François de la Richonnaz !... Quelle indignité !...

Et le chacune de répondre à l'unisson avec accompagnement de coups redoublés sur les planches à savonner, ou de froissements de légumes.

Voilà assez d'échantillons ! Après cela, la lessive est mal lavée, les légumes renferment encore tout un petit monde vivant, ce qui occasionne mille disputes, mille chicanes dans l'intérieur des familles ; d'ailleurs, on est trop restée à la fontaine, et pendant ce temps les marmots ont récuré la cuisine avec la soupe, se sont régalés de confitures jusqu'à s'en barbouiller les cheveux, et quel tapage !... Et si le mari gronde, on riposte crânement ; on met les mains (non pas des mains blanches) sur les hanches, et on lui dit d'un ton sérieusement fâché : « Viens y-voir, toi qui viens de babiller auprès de la bouteille ; mais les hommes sont comme les veaux ; ils n'ont rien de bon que la langue... » et mille douceurs semblables apprises à mon école ou tout se lave... que les mauvaises langues !

— Ah ! mon ami, mon ami, quel triste sort que d'être fontaine, fontaine de village !... Je t'assure que si l'on n'avait pas la conscience bien ferme on deviendrait folle à force d'en entendre, ou quelquefois on éclaterait de tous côtés à force de rire. En un mot, la fontaine avec sa vie ordinaire est une parfaite image du monde entier : la langue y mène toutes choses.

A. C.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. GUÉNOUD